

Militant du dimanche

7 juin 2009, La Bellevilloise
(20^e arrondissement, Paris).

Mon nom est Jean-Marie Bouguen.

Je suis adhérent des Verts.

Je bosse pour les Verts.

En somme, je vis – en partie – pour les Verts.

Mais je suis un bien piètre militant de terrain.

Je n'ai jamais collé une affiche, jamais distribué un tract et pas levé le petit doigt pendant la campagne des élections européennes. Aussi, lorsqu'une certaine Marie-Charlotte du comité de campagne d'Europe Écologie m'appelle le 7 juin 2009 et me propose de lui donner un coup de main pour préparer la soirée électorale, je la bénis intérieurement de me fournir la possibilité de me rendre utile au moins une fois quelques heures avant le résultat.

À ma décharge, il faut savoir qu'il y a plusieurs façons de militer.

Il y a le militant « de campagne ». Avec cinquante affiches sous un bras, le rouleau à la main et le pot de colle accroché à la bouche, il se lève à quatre heures du matin pour recoller sur les affiches de ses adversaires.

Il y a le militant « activiste ». Il connaît tous les réseaux associatifs, se déguise, « flashmobbe », squatte et lance de grandes opérations de désobéissance civile

– ce que l'on commence à appeler les « nouveaux militants ».

Il y a le militant « geek ». Jour et nuit, il bombarde la Toile de messages mais aussi (et surtout) les listes internes du parti, et s'exprime sur tout.

Il y a le militant « d'appareil ». Celui-là connaît les statuts de son parti sur le bout des doigts, et souvent également la carte électorale. Il prend plaisir à faire l'exégèse des derniers sondages ou à supputer telle ou telle arrière-pensée de telle déclaration ou telle décision de justice.

Et puis il y a les militants « de métier » : les collaborateurs d'élus, dont je fais partie. Ils écrivent des discours, pondent des amendements ou des communiqués de presse, et assistent au quotidien les élus. Ce ne sont pas, comme on l'entend souvent, des militants payés, mais des professionnels qui consacrent leur carrière à l'action institutionnelle d'un mouvement. Beaucoup entrent par ailleurs dans une ou plusieurs catégories citées plus haut. Pour ma part, je fais partie de ceux qui, une fois arrivés chez eux, se disent qu'il est bon de faire autre chose, voir d'autres visages, parler d'autres sujets. Reste que j'ai la politique chevillée au corps, et je ne pouvais m'excuser l'oisiveté de ces derniers mois.

Pourtant, je sens bien, comme tout le monde, que « quelque chose se passe ». C'est lié à ce nouvel « objet politique non identifié » : Europe Écologie. Avant d'adhérer aux Verts, je rêvais de voir les écologistes de tous bords fédérer leurs forces. J'ai rapidement abandonné

cette idée en apprenant, mois après mois, toutes les petites histoires, les tabous de certains courants, les querelles de personnes, les clivages idéologiques. Et me voilà dans cette salle, cerné d'affiches à l'effigie de Daniel Cohn-Bendit, d'Eva Joly et de José Bové. Qui a fait ce rassemblement ? La réponse est simple : tout le monde. C'est le principe du rassemblement, chacun doit y mettre du sien. Il y a une autre réponse possible, plus hasardeuse, mais qui mérite l'étude : Nicolas Sarkozy. Malgré lui, bien sûr. En lançant le Grenelle de l'environnement, il a rassemblé les écologistes de tous les horizons, qui se sont enfin trouvés autour d'une même table. Ils ont appris à travailler ensemble. La dynamique créée par Nicolas Hulot lors de la dernière présidentielle a dû jouer aussi, de même que la création de l'Alliance pour la planète, un collectif d'associations écologistes qui avait évalué la place de la problématique environnementale dans les programmes et les bilans de chaque parti en 2007. Je ne suis pas dans le secret des dieux, mais j'imagine que la direction des Verts, à commencer par leur secrétaire nationale, et les leaders « d'ouverture » n'ont pas dû ménager leurs peines pour parvenir à ce résultat, et peuvent être considérés comme les vrais artisans de ce mouvement. Merci qui ? Je ne suis pas le mieux placé pour répondre à cette question. Toujours est-il qu'aujourd'hui le rassemblement est là. Des Verts, des associatifs, des proches de Hulot, des citoyennes et citoyens. Et ça marche. Depuis quelques jours, les sondages s'emballent. Il en tombe sans cesse et, quasi systématiquement, la liste « Europe Écologie » progresse.

Nous sommes dimanche et il fait beau. Quand j'arrive, une poignée de militants ou de membres du comité de campagne (je ne fais pas trop la différence) s'affaire à transformer La Belvilloise en sanctuaire de l'écologie politique l'espace d'un soir. Maladroitement, je plante ici et là quelques drapeaux qu'on m'a confiés. Puis le traditionnel rituel de la soirée électorale commence. Les écologistes arrivent peu à peu, puis de plus en plus nombreux. Bientôt, il est presque impossible de circuler. Tout le monde est venu. Tous ont un sourire confiant vissé aux lèvres. Je n'arrive pas à compter les journalistes. Télé, radios ou presse écrite, il y en a partout. Une salle au sous-sol leur a été réservée où ils préparent leur montage et interviewent des cadres du mouvement. Eux aussi savent que « quelque chose se passe ». Je croise Pascal Canfin. Il est troisième sur la liste en Île-de-France, derrière Dany et Eva. Tout le monde le félicite déjà et l'appelle « Monsieur le député », mais lui ne peut se défaire d'un scepticisme de circonstance. Tout le monde s'agglutine dans la salle principale, tandis que les estimations de sortie d'urnes tombent les unes après les autres. Je suis à l'extérieur quand j'entends un cri de joie collectif. J'entre et me trouve face à un graphique en bâtons sur grand écran, qui affiche plus de vert que de rose. Nous sommes devant le PS en Île-de-France. Loin devant. Je vois Karima Delli, quatrième sur la liste, fondre à toute vitesse dans La Belvilloise. Le score, plus de 20 %, dépasse toutes les espérances. Et, contre toute attente, Karima peut être élue. La liesse est générale. Les téléphones portables n'arrêtent pas de sonner. En

Aquitaine, Catherine Grèze, qui secondait José Bové, est élue. Même Malika Benarab-Attou, illustre inconnue dans le parti, occupera un siège à Bruxelles. En l'espace de deux ou trois heures, son nom est sur toutes les lèvres. Partout en France les résultats sont excellents. Harry Durimel, en Guadeloupe, accomplit même l'exploit de passer la barre des 50 %.

Je me souviens de la victoire de la Coupe du monde en 1998. La fête dans la rue. Soudain, tout le monde s'adore. On oublie ce qui nous divise, on ne voit qu'une chose qui nous rassemble : le maillot bleu. Aujourd'hui, il y a un peu de ça. Les courants, les vieilles histoires... on fait une trêve. Des cadres du parti, qui s'adressent en général à peine la parole, se retrouvent à trinquer. Unis dans l'adversité, unis grâce à la victoire. José et Dany côte à côte, c'est la fin de la fracture du référendum sur le TCE¹. On se retrouve tous autour du drapeau vert.

Ces centaines de militants, dans cette salle, ont fait un choix. Le même choix que d'autres qui n'ont pas pu venir ce soir et qui hurlent de joie devant leur écran de télé – celui de s'engager. S'engager pour défendre le projet de l'écologie politique. S'engager derrière un parti qui, il y a encore de cela pas si longtemps, ne pesait pas bien lourd. À un moment où faire de la politique est mal vu, quand, du temps de mes parents, c'était noble, courageux. C'était presque un devoir. Pourquoi ont-ils fait ce choix, malgré tout ?

1. Traitée établissant une Constitution pour l'Europe.

La famille écologiste est grande. Certains sont là car ils sont européens. D'autres parce qu'ils sont altermondialistes. Ou libertaires. Il y a les déçus du socialisme et du communisme. Les démocrates, les féministes, les anti-corruption... La plupart sont un peu de tout cela. Puis il y a ceux qui sont portés par la fibre environnementale. Forcément, ils sont nombreux. J'en fais partie. J'ai passé mon adolescence en Guadeloupe. Là-bas, la biodiversité est extraordinaire, l'eau précieuse. Le tourisme dépend du respect de la nature. Et l'économie est soumise à la loi des docks, donc du pétrole. L'agriculture est rongée par les pesticides. Aux Antilles, être écologiste devrait être une évidence. Pourquoi est-ce que, depuis que je suis en âge de voter, je mets le bulletin « Verts » dans l'urne ? Ça a toujours été une évidence. Jusqu'à ce jour où, durant mes études, un condisciple de droite me jette à la figure que les Verts devraient être un lobby, pas un parti. J'avais beau sentir qu'il avait tort, je n'avais aucune munition pour lui répondre. J'enviais le bagage de ces militants que l'on croisait au marché, qui semblaient avoir réponse à tout. C'est (pas beaucoup) plus tard que j'ai reçu ces « munitions », que l'on m'a expliquées. Ou plutôt que j'ai compris, à force de baigner dans cette pensée, la différence entre environnement et écologie politique. L'environnement, préoccupation transversale essentielle mise en lumière par les écologistes – et souvent confondue avec la nature – était la face émergée d'un projet global de société, l'écologie politique. Une pensée qui repose sur trois piliers transversaux : la protection de l'environnement, certes, mais aussi la justice

sociale et la démocratie. Tout est imbriqué. Pas de société durable sans protection de la biodiversité, de l'eau, sans préservation des ressources naturelles. Pas de société durable sans une juste répartition des richesses. Pas de société durable sans adhésion des citoyens. Je la fais courte, évidemment. Voilà pourquoi j'ai choisi d'être écologiste. On peut gémir dans son coin sur ce qui ne tourne pas rond dans notre monde. Ou tenter de faire en sorte que ça tourne un peu différemment. C'est peut-être ce que se sont dit aussi les personnes qui sont autour de moi ce soir. Car si ce n'est pas pour changer les choses, rendre notre vie meilleure, à quoi bon sacrifier ses soirées et ses week-ends pour un parti ?

Je quitte La Belvédère peu après minuit, en me disant que, pour beaucoup, la nuit promet d'être longue. Toutefois, j'ai lu sur certains visages familiers la même interrogation que moi. Comment rééditer l'exploit ? Dans quelques mois, nous retournerons devant les électeurs, pour le scrutin régional. Il n'y aura alors sur nos listes ni Dany, ni Eva, ni José. La barre n'a jamais été aussi haute. Elle est juste inatteignable. Bien sûr, nous pourrions expliquer que les élections se suivent et ne se ressemblent pas. La comparaison sera quand même là. C'est évident et c'est normal. Si d'aucuns se demandaient si nous allions partir en autonomie ou en liste d'union avec le PS, l'affaire est maintenant entendue. Impossible d'expliquer, tant à nos électeurs qu'à nos militants, que nous préférons négocier des postes à la Région plutôt que peser le poids réel de nos

idées dans les urnes. Pour ma part, cela me convient. Nous allons bénéficier d'une belle dynamique. Nous allons devoir la garder, l'accompagner, voire l'amplifier, et ne pas nous effondrer. Car si nous chutons, nous chuterons de haut.

J'ai oublié de préciser que je suis chargé de mission au groupe des élus Verts au conseil régional d'Île-de-France. J'ai toutes les chances d'être parmi celles et ceux qui seront en première ligne durant la campagne des régionales. C'est pourquoi ce soir, je suis heureux... mais inquiet. Très heureux et très inquiet.

« **Dans *Le Parisien*, ce matin.** »

Fin août, Cinque Terre (Italie).

L'été 2009 est décidément splendide. Particulièrement en Italie. Avec quelques amis, sur une terrasse, nous profitons des vacances. L'idéal pour oublier la pression et troquer le tourbillon parisien contre un *road trip* sur le thème de la *dolce vita*. Mais chacun a emporté avec soi sa petite drogue, son petit vice. Pour les uns, la cigarette, le jeu. Pour moi, la politique. À ce moment-là, elle tient dans la main et prend la forme d'un mobile qui a du mal à capter. Mon fil d'Ariane avec ma seconde famille – les Verts. Mon lien avec l'actualité française et celle de mon mouvement. Il vibre : c'est Amélie. Une « copine », selon le terme consacré que notre parti préfère à « camarade ». C'est elle qui me l'a appris : « Cécile a annoncé sa candidature. C'est dans *Le Parisien*, ce matin. » Alors, ça y est. Le suspense – qui n'en était plus vraiment un – était tombé.

Les journées d'été des Verts, ou plutôt d'Europe Écologie, avaient été un succès, malgré la canicule nîmoise. L'ambiance était studieuse, positive, et de nombreuses nouvelles têtes étaient présentes, signe que la dynamique des européennes ne s'était pas essoufflée. Mais une question brûlait toutes nos lèvres : va-t-elle y aller ou pas ? Car, depuis peu, Cécile Duflot, secrétaire nationale des Verts et porte-parole d'Europe Écologie,

subissait « d'amicales pressions » pour mener la liste écologiste aux élections régionales en Île-de-France. Sur les rangs, peu de prétendants. Le turbulent Jean-Vincent Placé, président sortant du groupe Verts de la région Île-de-France, numéro deux du parti et considéré comme l'un de ses plus habiles stratèges. « JVP » était vu comme le candidat « naturel ». Et Mireille Ferri, vice-présidente de la Région chargée de l'aménagement, tentée de contester à Placé ce leadership bien installé. Mais à l'annonce de la possible candidature de Cécile Duflot par son entourage, les deux ont immédiatement indiqué qu'ils se retireraient en sa faveur.

Le dernier soir, Stéphane Sitbon, le conseiller de Cécile, m'avait pris par le bras. « Je sais que tu soutiens la candidature de Jean-Vincent. Mais tu sais qu'il est fort possible que Cécile y aille. Je voulais savoir si tu serais d'accord, dans ce cas, pour participer à la campagne. » Le recrutement avait donc commencé ? Quelques jours plus tard, la presse titrait : « Cécile Duflot rêve de défier Huchon. » Car même l'impossible semblait soudain à portée de main : talonner le PS, voire le devancer au premier tour, et leur ravir la plus puissante de leurs régions, la région capitale.

Quelques jours ont passé. Dans les rues de San Gimignano, j'ai à nouveau Amélie au téléphone. Elle me glisse qu'elle est susceptible d'intervenir dans la campagne. Euphémisme : quelques semaines plus tard, elle sera propulsée directrice de cabinet de la

candidate – probablement par Sitbon. À ce moment-là, un projet naît dans ma tête. Si elle devait y arriver, si « Cécile » parvenait à cette victoire historique, il allait falloir raconter tout ça. Laisser une trace de ce qu'aura été notre campagne, des réunions secrètes aux collages d'affiches nocturnes. Et même si nous devions échouer dans cette entreprise, au moins aurions-nous fait trembler la rue de Solferino. Je sortis donc mon meilleur Moleskine et commençai à prendre des notes.

Voilà donc comment la campagne s'est passée, ou plutôt, voilà ce que j'en ai vu.